



**HAL**  
open science

## Pour que les élèves “ géographient ” et mettent leur monde en récit

Christophe Meunier Meunier

### ► To cite this version:

Christophe Meunier Meunier. Pour que les élèves “ géographient ” et mettent leur monde en récit. “ Faut-il encore enseigner la géographie à l’école ? ”, Jan 2019, PARIS, France. halshs-02155826

**HAL Id: halshs-02155826**

**<https://shs.hal.science/halshs-02155826>**

Submitted on 8 Jul 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Pour que les élèves « géographient » et mettent leur monde en récit

**MEUNIER Christophe**

Docteur en Géographie

Formateur à l'ESPE Centre Val de Loire | Université d'Orléans

Laboratoire InTRu | Université de Tours

PARIS

ESPE de Paris

Journée d'études : « Faut-il encore enseigner la géographie à l'école ? »

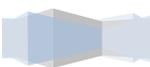
9 janvier 2019

À travers la question posée par les organisateurs de cette journée d'étude, « Faut-il encore enseigner la géographie à l'école ? », se font jour plusieurs interrogations : tout d'abord celle de l'utilité et donc de la finalité de la géographie à l'école ; celle, ensuite, de sa finalité aujourd'hui dans un monde ultra-médiatisé qui n'aurait hypothétiquement plus besoin de médiateur ou de science médiatrice pour découvrir le monde et son organisation ; celle, enfin, de la définition même de la géographie actuelle.

Pour tenter de donner des éléments de réponse à ces trois axes de questionnement, j'aimerais convoquer, en guise d'introduction à mon propos, les recherches du psychiatre américain Éric Berne qui, au début des années 1960, s'interrogeait sur les besoins vitaux de l'être humain. Dans son ouvrage intitulé *Game People Play. The Psychology of Human Relationships* (1964), il avançait que l'être humain avait besoin d'étancher trois « soifs » : celle d'être stimulé pour forger son identité et donner un sens à son existence, celle d'être reconnu et accepté par les autres à la fois comme un être humain singulier mais aussi semblable aux autres ; et celle d'être structuré pour se positionner dans l'espace et dans le temps.

M'appuyant sur Éric Berne, je pourrais donc répondre assez facilement que la structuration **de** et **dans** l'espace est une des trois « soifs » vitales de l'être humain et que pour cette unique raison il paraît évident d'enseigner la géographie, et ce, dès l'école primaire. Or, au sein même, des maquettes de l'ESPE, nous savons déjà que la « structuration de et dans l'espace » n'est pas ou plus l'apanage des seuls géographes. Elle est souvent en partie, voire totalement, versée au chapitre des mathématiques et de la Géométrie. Comment le GEO-graphe peut-il aider les élèves à se structurer dans l'espace et à structurer l'espace ? En les invitant à l'explorer en le pratiquant, en y réalisant des itinéraires semés de lieux-repères identifiés ; à le questionner, en essayant de comprendre son organisation et ses composantes.

Ce que je voudrais montrer ici, c'est qu'enseigner la géographie à l'école peut répondre non seulement à la soif de structure, qui nous semble si évidente, mais qu'il permet également de répondre aux deux autres **soifs** celles de stimulation et de reconnaissance.



## L'émotion « paysagère » - stimulation

J'aime beaucoup raconter aux étudiants cette anecdote arrivée à Élisée Reclus lorsqu'il avait 19 ans. Alors que lui et son frère Élie sont étudiants en théologie à l'Université de Montauban, les deux garçons et un ami à eux, le futur botaniste Édouard Grimard, décident de faire le mur et de fuguer pour aller voir la mer Méditerranée. Cette fugue leur vaudra d'ailleurs leur renvoi. Lorsque le jeune Reclus voit pour la première fois la Méditerranée, face à un paysage qui lui était jusque-là étranger, il éprouve une sorte de choc esthétique ou « **d'émotion paysagère** ». Émotion si forte qu'il mord l'épaule de son frère aîné, Élie, jusqu'au sang. On sait que cette sensation forte stimulera le jeune Élisée Reclus qui abandonnera la théologie pour la géographie.

Le paysage, objet d'études des géographes, est sans doute d'abord un sujet d'émotions, un **sujet esthétique** au sens étymologique du terme, c'est-à-dire perceptible par tous les sens de notre être qu'ils soient visuels, tactiles, olfactifs, sonores ou émotionnels. Le paysage qui s'offre au géographe est cette image du réel artialisé, pour reprendre le terme du philosophe Alain Roger ; celui des peintres naturalistes du XIX<sup>e</sup> siècle qui aimaient faire voyager le spectateur.

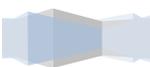
Le **spectateur**, au sens premier du terme, c'est celui qui s'arrête et qui prend le temps d'observer ce qu'il a sous les yeux. Voilà bien l'une des capacités importantes que l'enseignement de la géographie peut permettre de faire acquérir à nos élèves, soumis à un nombre d'images de plus en plus important.

Je me souviens de cette séance de lecture offerte dans une classe de CM1-CM2 lors de laquelle une collègue de primaire et moi-même avons fait la lecture d'un album de l'auteur tchéco-américain Peter Sís, *Tibet. Les Secrets d'une boîte rouge*. Par cette lecture, nous voulions préparer les élèves à la découverte très prochaine de la montagne, juste avant leur départ pour les Alpes, en classe dite « de neige ». Nous avons choisi de montrer sur grand écran les images de cet album dont la plupart d'entre elles étaient constituées de paysages grandioses s'étalant sur des double-pages. À la fin de la lecture et au moment de la récréation, une dizaine d'élèves s'est approchée de l'écran et a demandé à ce qu'on leur remontre les images. Ils se sont alors mis à entrer dans chacun des paysages réalisés par l'illustrateur, à en décrypter le potentiel mystère qui s'en dégageait, à déceler les moindres détails qui leur avaient échappés à la première observation rapide.

Cette expérience stimulante pour les élèves et pour nous, enseignants, a permis de donner du temps aux élèves pour leur procurer cette sorte d'émotion paysagère, de devenir réellement spectateur de ce qu'ils avaient sous les yeux, d'explorer l'image et de se questionner sur ce qu'elle représentait, sur son organisation ainsi que sur son orientation. C'est sans doute à partir d'une de ces premières expériences de lecture d'album en classe que j'ai véritablement pris conscience des potentialités offertes par le medium iconotextuel pour faire de la géographie avec les élèves.

## L'espace en récit - structure

À travers l'étude des paysages, ce n'est pas l'étude de la Terre ou ce n'est plus l'étude de la Terre à laquelle le géographe d'aujourd'hui s'intéresse. Voilà près de vingt ans que la GEO-logie a quitté les programmes de GEO-graphie pour rejoindre ceux des Sciences de la Vie et de la Terre ! Mais le GEO-graphe n'est plus davantage GEO-mètre et la mesure de l'espace terrestre n'est pas ou n'est plus non plus l'objet principal de ses interrogations. La GEO-graphie n'est pas la science de la localisation, idée qu'il est encore difficile



d'éradiquer dans la tête d'enseignants nouveaux ou même expérimentés. Le géographe est GEO-graphe : il met le monde en récit. Il s'intéresse aux différents « récits d'espace », pour reprendre cette expression de Michel de Certeau, que les êtres humains construisent avec les espaces qu'ils environnent, voire qu'ils construisent autour d'eux.

Tout comme le paysage, la carte et les représentations spatiales quel qu'elles soient sont ce qu'Augustin Berque appelle des « trajections » qui rendent compte ou qui donnent à lire des spatialités, ces rapports divers que l'être humain entretient avec la Terre, avec le monde, avec les espaces plus ou moins proches qu'il pratique. Bien évidemment, pour analyser, comprendre et interpréter ces différents « récits d'espace », le géographe convoque les sciences de l'environnement et de la Terre, de l'économie mais également de l'histoire, de la sociologie et de l'anthropologie. La teneur, la structure et les *media* de ces récits d'espace sont des champs d'investigation pour la géographie actuelle.

L'album pour enfants, en tant qu'iconotexte, est un de ces *media*. Il constitue une forme de récit particulier au cœur duquel des narrations iconique, textuelle et spatiale se nouent, se retrouvent en interdépendance. Dans un grand nombre d'albums, le récit d'espace est très fort. Le plus ancien peut-être d'entre eux, *Makao et Cosmage* (1919) d'Edy-Légrand porte un discours sur le paradis terrestre et sur la construction d'un habiter idéal, plutôt rural d'ailleurs, en communion avec une Nature idéalisée et contre un urbanisme « humanicide ».

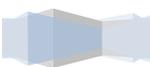
L'album met en jeu toutes les dimensions de ce que j'appellerais le **graphein**, c'est-à-dire tout procédé qui produit du récit. Étymologiquement, *graphein* est un verbe grec qui peut se traduire par « graver », « gratter une surface » et qui correspond à la fois à « écrire » mais également à « dessiner ». Certains albums pour enfants, comme *Makao et Cosmage* ou *Tibet. Les Secrets d'une boîte rouge*, « **géographient** », littéralement, le monde.

## Où il est question de « performance géographique » - reconnaissance

Mes recherches actuelles portent sur les potentialités du discours iconotextuel en géographie, à la fois pour **transmettre** et **transférer** de la spatialité. Dans, *Système de la bande dessinée*, en 1999, Thierry Groensteen soutient que la bande dessinée, autre **iconotexte**, peut être considérée comme un **langage**, c'est-à-dire comme « un ensemble original de mécanismes producteurs de sens », un système de « matières d'expression » combinées d'un ensemble de **codes**, au sens où l'entend le linguiste Louis Hjelmslev. Il s'oppose à la conception qui ferait de la bande dessinée simplement **un lieu de rencontre** entre les deux « matières d'expression » que sont le texte et l'image.

La thèse que je veux défendre ici est celle qui ferait de l'album, cet autre iconotexte, un **système sémiotique**, un **langage à dominante visuel** au même titre que la bande dessinée. Cette thèse permettrait d'envisager au moins deux pistes de recherches. D'une part, à l'instar de ce qu'exprime Groensteen, l'analyse d'un album ne pourrait plus être envisagée en séparant d'une part la narration iconique et d'autre part la narration textuelle mais en portant son attention sur la mise en page et l'articulation entre les deux « matières d'expression ».

D'autre part, si l'on considère l'album comme un langage élaboré sur la combinaison de codes produisant du sens, on peut avoir ici un mode d'expression qui permette de dire et de conceptualiser autrement. Je vais tenter d'être plus clair. Dans la thèse que j'ai soutenue en décembre 2014, je défendais l'idée que la lecture d'albums pouvait modifier les représentations initiales que les enfants avaient d'un espace et que cette modification



pouvait s'opérer dans le langage, comme l'envisageait Vygotsky. Le langage que j'avais choisi de proposer aux élèves était celui de l'album.

L'an dernier, j'ai eu la possibilité d'expérimenter cette théorie avec des groupes d'enseignants en formation. Après un cours théorique sur l'album iconotextuel et son fonctionnement, après quelques lectures commentées d'albums en classe, j'ai placé les deux groupes en travaux pratiques. Chaque classe était divisée en groupes de 4 à 5 étudiants. J'ai confié à chacun des groupes un concept géographique que nous avons vu au premier semestre en cours. La consigne qui leur a été donnée alors était de réaliser un album de 12 pages dont les images seraient réalisées au pochoir pour définir le concept qui leur avait été confié. Les étudiants étaient donc libres de choisir le format, la taille et la forme générale du support.

Je n'ai malheureusement pas le temps de vous montrer toutes les productions qui ont été réalisées. Cependant, je vous en proposerai une, celui du groupe qui a travaillé sur le concept de **Métropolisation**.

L'album qui a été réalisé en 6 heures est un ouvrage à la française. Les étudiants ont d'abord élaboré une première maquette au crayon de papier sur laquelle, ils ont décomposé l'histoire : un homme de la campagne, Paul, décide de faire le voyage dans la grande métropole voisine, New York. Les étudiants ont décidé de travailler sur la double-planche. Une double-planche est réservée au paratexte, c'est-à-dire à la couverture et au dos de couverture. La couverture comporte le titre écrit à la main et au portrait de Paul, le voyageur. La quatrième de couverture est réservée au texte de la définition du concept, texte donné en début de séance et extrait d'un dictionnaire de géographie.

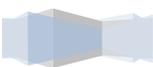
Les deux premières double-pages sont très claires et vives dans le choix des couleurs. Paul, qui vit à la campagne, décide de partir à la découverte de New-York. Il quitte son village par le bus (le bus scolaire américain est ici à voir comme un stéréotype). Puis il prend le métro. Cette deuxième planche agit comme une plateforme transmodale. L'arrivée en métro suggère une arrivée souterraine.

Les deux planches suivantes laissent place à l'émerveillement qui saisit le voyageur arrivant à New York : la densité des constructions et leur élévation. La grue suggère une ville toujours en mutation. La planche suivante, aux couleurs toujours très vives, fait allusion aux nombreux commerces, à la grande diversité des paysages métropolitains, aux espaces verts et à la densité de population.

Les deux planches qui suivent sont envahies par la grisaille. La cinquième planche a été conçue en miroir par rapport à la planche 4 à la différence que Paul n'est plus joyeux mais triste et que les couleurs choisies sont devenues ternes. La dernière planche montre un train qui part, sans doute pour signifier le départ de Paul, et un enchevêtrement de voies de transport renvoyant à l'idée de carrefour de la métropole.

Les différents éléments de la définition du concept sont présents à travers l'album : concentration d'activité, agglomération, position de carrefour. Cependant, le contenu des planches et leur articulation en disent davantage. Il s'agit ici pour le groupe de montrer une opposition ville/campagne, d'opposer deux styles de vie dont l'un, l'urbain, est manifestement soumis au jeu du pour et du contre.

Manifestement, et sans vouloir juger ici de la qualité des images ni même de l'écriture, le groupe s'est emparé des codes du système langagier album pour dire, raconter, exprimer et conceptualiser en géographie. L'influence des lectures d'albums est également visible à travers certaines planches.



Mes recherches actuelles, pour conclure brièvement cette communication, s'inscrivent dans ce que Musiera et Callon, deux chercheurs en économie, à la suite d'Austin, ont nommé la **performation**. Ce processus est défini par les deux chercheurs comme le fait qu'un ensemble d'activités et d'événements instaurent ou modifient un agencement préexistant.

Depuis six ans maintenant, j'expérimente chaque année dans une classe de primaire ce processus en faisant lire et produire des albums à des élèves de 8-10 ans pour tenter « d'instaurer ou de modifier » leurs représentations initiales d'une notion géographique : l'opposition ville/campagne, la montagne, le repérage dans l'espace, etc. Les activités choisies sont la lecture accompagnée d'albums traitant de sujets spatiaux puis l'écriture collaborative. L'événement de l'année est la création d'un album réalisé par la classe sur les trois derniers mois de l'année scolaire. À chaque fois, les élèves parviennent à s'emparer du langage de l'album avec plaisir et motivation, obtenant ainsi une reconnaissance de leurs pairs, de leurs enseignants et de leurs parents.

Ont-ils réellement conscience de faire de la géographie ? Je n'en sais rien. Ce qui est certain, c'est qu'ils géographient le monde dans lequel ils vivent. Ils l'idéalisent parfois mais le plus souvent ils le représentent tel qu'il se montre à leurs yeux. Sans doute, les intéressons-nous plus à l'*oikos* qu'au *geos* et sommes-nous plus des **oeco-graphes** que des *géo-graphes* mais, pour paraphraser un album récent des éditions Rue du Monde, c'est ainsi que nous habitons le monde !

